

# L'homme invisible.

Yves CZUCKERMAN



Deux personnes ont marqué ma jeunesse.  
Deux jésuites dont les mots ont pesé sur ma vie.  
L'un, le Père Normand, dont la bienveillance mordante nous forçait au progrès, l'autre, un Espagnol assez machiavélique dont le Père Normand nous faisait traduire les textes.  
Les idées de ce Balthasar Gracian ont sans doute travaillé en sourdine, orienté ma vie plus qu'elles ne l'auraient dû. Il disait par exemple : « la moitié vaut mieux que le tout ». Parole étrange et parce qu'étrange longtemps présente à la mémoire.  
Il affirmait ainsi que la partie cachée d'un homme a plus de poids que ce qu'il montre à tous.  
Il ajoutait : « Avec cette conduite, un fonds médiocre paraît grand, et un grand fonds paraît comme infini. » Je l'ai sans doute cru et c'est pour me grandir que ma vie d'adulte s'est ordonnée autour d'un « secret ».  
Ce secret était un mensonge, mais un chef d'œuvre de mensonge, patiemment construit, installé par petites touches, consolidé avec méthode, en silences obscurs, en évocations brumeuses, pour que, dans l'esprit de chacun, il devienne évident que j'avais un secret et que ce secret était lourd. Je l'assumais, très romantique, avec, de temps à autre, une fausse ironie pour avoir l'air de maîtriser le poids du malheur.  
Précieux secret pourtant et qui a fait de moi un homme en vue dans mon cénacle.  
Sans exploit impossible, sans célébrité médiatique,

sans héroïsme dangereux, grâce à ce secret bien géré, je devenais quelqu'un dans mon petit milieu et je n'en demandais pas plus.

Vous avez remarqué sans doute combien il est facile d'être invisible aux gens. Ou terne, ou gris, ou translucide. Chacun a sa façon de ne point voir les autres.

Vous aurez remarqué aussi que quelques uns sont très visibles, ou clairs, ou colorés, ou brillants, ou...

Grâce à mon secret, moi, j'étais brillant, coloré, visible. Et surtout, Elle me voyait !

Son regard n'était plus distrait. Au lieu de me traverser comme on traverse une ombre, il s'arrêtait sur moi, vivant soudain. Les autres étaient des spectres gris, eux qui auraient pu m'effacer autrefois.

Dans la conversation, elle relayait mes paroles, elle adhérait à mes projets, elle remarquait un point infime, s'inquiétait d'un détail, prête à protéger, à s'offrir peut-être, au « grand homme », à l'homme au secret.

J'aurais aimé, bien sûr, qu'il me suffît d'être moi, que l'amour déchirant qui m'avait enflammé suffît pour que naisse un amour en écho... mais, bon, faute de mieux...

J'aurais peut-être dû être simple et direct, l'entourer d'attentions, la couvrir de cadeaux, briller par

mon intelligence, mais les autres étaient là, pas plus laids, pas plus bêtes, pas moins désireux de lui plaire. Alors j'ai joué du secret.

C'est assez compliqué à mettre en place.

A amorcer d'abord.

Il faut un air soudain préoccupé, rompant un moment d'insouciance, il faut des informations floues mais savamment complémentaires semées négligemment auprès de proches qui les échangeront et construiront chacun l'ombre de quelque chose d'étrange et maléfique.

Il faut choisir les mots. Des mots simples isolément mais qui se rencontreront, dévoilant des menaces.

Mots à peine teintés d'énigme et de mystère.

Il faut profiter d'un moment d'abandon pour évoquer, presque in petto, le jour béni où l'on sera délivré du silence.

Il faut parler parfois, livrer une anecdote, mais toujours l'obscurcir d'un rien d'anxiété.

Ainsi, touche après touche, s'accrédite le mythe et grandit l'homme au secret.

Bien des choses changent alors, surtout avec Elle. La moindre attention devient cadeau de prix, preuve flatteuse qu'Il a pu oublier le secret pour la voir un moment, elle. Le geste de politesse prend une épaisseur inattendue et le remerciement poli s'enrichit d'un regard de gratitude, promesse douce.

Je ne m'autorisais pas le bouquet trop banal.

A peine quelques attentions un peu distantes, un peu hautaines, adoucies d'un regard plus chaleureux, d'un soupçon de tendresse.

C'est ainsi que ma belle m'a vu et m'a choisi.

Il m'arrive, bien sûr, de me dire qu'elle a choisi l'homme au secret, qu'elle a choisi le secret plus que l'homme. Je sais enfouir le doute, faire taire le soupçon pour goûter ma conquête.

Il reste cependant que mon secret et mon mensonge pèsent sur chaque moment, qu'il faut se contrôler, se souvenir des mots, des indices répandus... j'ai gagné à ce jeu de tension permanente une raideur dans la démarche, des épaules bloquées, une inquiétude au coin des yeux.

Mon secret, le prix à payer pour ne pas retomber dans la foule des anonymes, des grisâtres, des translucides. Mon secret devenu mythe, évidence lointaine, malédiction intime, menace tapie au fond du silence. J'ai dû vivre avec le Secret.

Le secret fallacieux d'autrefois est aujourd'hui un vrai secret, masque qui n'est pas moi, image qui pèse sur chaque heure. Le mensonge a modelé mon âme et mon visage, réglé mon geste et ma démarche, enfermé mon esprit dans le carcan de la méfiance, des manipulations cyniques.

Ma parole, forcément calculée et prudente, est devenue plus rare.

Plus creuse aussi à force de méfiance.

Et comme la parole, notre vie s'est tarie.

Conversations tuées par la peur du mot de trop.

J'aurais dû lui dire que ce secret n'était qu'une ombre, un stratagème d'autrefois pour donner consistance à ma personne trop timide.

Une ombre énorme devenue si complexe, tachée d'obscur, percée de tunnels menaçants, tendue d'espoir désespéré. Une ombre monstrueuse construite en d'autres temps.

J'aurais dû dire les mensonges accumulés.

Je n'ai jamais osé confesser l'imposture, je n'ai pas eu la force de vaincre le secret, d'ôter le masque que j'avais modelé sur moi.

Je voyais se défaire, jour après jour, la confiance et l'amour.

Et puis, il y eut le miracle.

C'était un jour comme les autres, une conversation banale sur la vie, les enfants, les niaiseries de la télé. Le ton était pourtant plus enjoué qu'à l'habitude.

Nous avons plaisanté sur les amours des jeunes et soudain, elle m'a demandé comment j'avais su la séduire. La question aurait dû me fermer comme une huître, déclencher les défenses habituelles, écran de fumée, tir de barrage et diversion hardie, mais il y avait dans ses yeux un mélange si appuyé d'espoir et de tendresse que j'ai osé parler. Osé.

Sans réfléchir.

Je me suis dit depuis qu'il devait y avoir une part de calcul dans mon aveu. Que les émerveillements de jeunesse ne pouvaient plus suffire et que notre relation menacée devrait désormais se fonder sur l'accueil de l'autre et l'acceptation des passés.

Ce jour là, j'ai tout dit, tout, très vite.

Et c'était comme un fleuve, comme un dégel, une débâcle.

De grands pans de mensonges passaient dans le courant.

Des aveux de cynisme, la profondeur de mon amour, et cette peur de la perdre, et ma peur de l'anonymat si peu propice à l'éveil des passions et...

J'ai tout dit, longuement et je sentais grandir un apaisement, une légèreté oubliée depuis si longtemps. Grandir aussi la crainte du verdict.

Elle m'a écouté, sans rien dire, elle m'a regardé avec les mêmes yeux que tout à l'heure, amusés et sévères, puis elle s'est levée et m'a déclaré calmement qu'elle allait quelques jours ailleurs, pour réfléchir.

J'ai depuis reçu ce billet :

« Flattée d'avoir été capable par ma beauté et mon esprit de rendre un homme aussi obstinément stupide, bête au point de ne pas sentir qu'il se fatiguait inutilement.

Cependant, toi le faux ténébreux, tu me dois le temps de la cour, le temps des airs idiots, des attentions, des sorties insolites, et des voyages

imprévu et des fous rires et des cadeaux...  
le temps des rubans de l'amour.  
Je reviendrai vivre avec toi.  
Mais il faut d'abord t'engager à payer ta dette,  
toute ta dette, avec les intérêts bien sûr et trois  
bouquets et deux poèmes où tu pourras mentir avec  
de jolis mots. »